

Or, la Couronne se trouva plus d'une fois directement engagée dans le débat. Il y eut véritablement deux oppositions : l'une visait à renverser le pouvoir, l'autre aspirait à le diriger. La première s'est glorifiée plus tard de son œuvre accomplie ; l'autre a prouvé, sous un autre règne, combien elle aurait été digne d'atteindre son but. On eut plus d'une fois le tort de les confondre dans la même défiance, comme elles purent avoir celui de se confondre dans les mêmes attaques.

N'attendez pas que je retrace toute cette période : la génération qui la vit n'est point encore éteinte, et ce n'est ici ni le temps, ni le lieu des essais d'histoire contemporaine ; on est trop exposé à glisser sur la pente de l'adulation ou du ressentiment, et ma main ne sait répandre ni l'encens ni le fiel.

Et pourtant, si j'étais appelé à formuler ces difficiles programmes, tout en m'efforçant de faire aux gouvernements qui ne sont plus une juste part entre les fautes et les services, j'aimerais encore mieux voiler leurs faiblesses que nier leurs grandeurs.

Mieux vaut apprendre à nos enfants à honorer qu'à rabaisser nos annales : insulter à de nobles débris, c'est souvent préparer des ruines nouvelles.

Ma voix serait suspecte si je prétendais juger la Monarchie de 1830, la seule que j'aie servie : je lui ai appartenu de trop près. Je m'honorerai toujours des liens qui m'attachent à elle, mais je la confie à l'Histoire dont chaque jour la rapproche et dont chaque jour aussi elle doit moins redouter les arrêts.

Quant aux gouvernements qui l'ont précédée, je ne voudrais pas plus juger Napoléon I<sup>er</sup> par les enivremens qui précipitèrent sa fin, que la Restauration par les entraînemens qui compromirent sa durée.